

Prologue

Le Survivant

« C'est ainsi que les choses s'étaient passées.

Une ombre noire et nocturne avait émergé rampant du Moyen Age.

Une ombre dépourvue de structure ou de crédibilité,
jaillie d'une plante saine dans les pages de la littérature fantastique. »

Richard Matheson, *Je suis une légende*

Janvier 1976. Nous sommes dans une ville américaine aux rues poussiéreuses et silencieuses : un désert composé des carcasses de vieilles voitures inutilisées qui encadrent les bâtiments abandonnés ou incendiés.

Dans ce scénario désolé et post-apocalyptique, Robert Neville est la seule personne qui, inexplicablement, n'a pas été infectée par une mystérieuse bactérie qui a transformé la population en vampires. La pandémie s'est propagée rapidement grâce aux tempêtes de poussière qui balayent la planète.

Après avoir perdu sa femme et sa fille, Robert s'obstine à maintenir ses habitudes : au lieu de fuir ou de chercher d'autres êtres humains qui peuvent avoir survécu à la pandémie comme lui, il a décidé de vivre barricadé dans sa maison, une villa qu'il protège par des planches de bois clouées aux fenêtres et des gousses d'ail, pour se défendre contre les attaques nocturnes des vampires qui tentent à plusieurs reprises de le tuer.

Sa demeure est devenue une sorte de lugubre tombeau, une bulle dans laquelle la routine est gravée dans le marbre et la folie est chassée en noyant sa douleur dans l'alcool et par la recherche incessante des causes de la pandémie : levé avant l'aube, Robert parcourt la ville jusqu'au du soleil à la recherche de vivres, se rend dans les bibliothèques et les universités pour se procurer des livres et du matériel de laboratoire et tue à coups de pieu les vampires qui se dressent sur son chemin...

Robert Neville joue dans le chef-d'œuvre de Richard Matheson *Je suis une légende*, qui a fait l'objet de trois célèbres adaptations cinématographiques : *Je suis une légende* d'Ubaldo Ragona avec Vincent Price ; *Le Survivant* (réalisé par Boris Sagal avec Charlton Heston) ; *Je suis une légende* de Francis Lawrence avec Will Smith, où les contaminés ont été transformés en zombies.

Dans *Je suis une légende*, le romancier et scénariste américain renverse l'intrigue classique de l'horreur, donnant naissance à une sorte de *Dracula* à l'envers : une mystérieuse épidémie, causée par une bactérie, a transformé l'humanité et les créatures vivantes de toute la planète en vampires. Le seul immunisé contre la contagion est Neville qui s'est créé un refuge sûr dans sa maison, se barricadant pendant la nuit et ne sortant que le jour.

Le protagoniste est un survivant dans un monde d'êtres qui ont été transformés *par un ennemi invisible* (une bactérie) en monstres.

À la fin du livre, Robert comprend qu'il est précisément l'anomalie génétique et qu'il est devenu le dernier représentant de la « vieille race » : « ... il savait qu'il était un anathème, une horreur noire à détruire, comme les vampires. Une anomalie qui ne pouvait avoir d'avenir ».

Lorsque la pandémie éclate et se propage, même lorsqu'il est approché par une femme en qui il ne sait pas s'il peut avoir confiance, Ruth, Robert décide de ne pas s'enfuir, mais se barricade dans la maison, étouffé par ses vieilles habitudes. Il crée donc une bulle faite de nouvelles coutumes pour survivre au monde qui a maintenant, en dehors de sa maison, changé irrémédiablement, pour toujours.

Les contaminés sont devenus des monstres politiques et sociaux (comme cela a été magnifiquement rendu dans la version de Boris Sagal) alors qu'il est l'anomalie qui s'est repliée sur elle-même incapable d'accepter le changement. Dans la transposition de Sagal, d'ailleurs, Neville est aussi le représentant de l'ère technologique, responsable de la destruction de la civilisation, et dont Neville figure la dernière incarnation détestable.

Comme s'ils avaient anticipé les anxiétés et les angoisses de notre temps, ce sont des centaines de contes, romans, films et, enfin, séries télévisées qui, au cours des dernières décennies, ont imaginé qu'une pandémie s'abattrait sur la planète, bouleversant sa société : nous sommes toujours face à l'insinuation rampante ou soudaine, toujours virulente et bouleversante, d'une bactérie ou d'un virus qui décime la population, créant des piles de cadavres ou transformant les humains en créatures monstrueuses : de *Je suis une légende* à *Le Fléau* de Stephen King, aux sagas pour le petit et le grand écran avec les infectés « agiles », de *28 jours plus tard* de Danny Boyle en passant par *The Walking Dead*, ou des chefs-d'œuvre post-apocalyptiques tels que *L'Armée des 12 singes* de Terry Gilliam.

Sous différentes formes, ces œuvres immortalisent une menace « invisible » qui avance sans relâche en mettant l'humanité face à une mort qu'elle a incessamment cherché, à travers la science et la technologie, à éradiquer telle une maladie.

Et, au contraire, c'est précisément une maladie qui fait plier l'homme devant sa nature et son destin inéluctable de créature destinée à naître, vieillir, tomber malade et mourir. Cet homme qui croyait à tort être intouchable et même pouvoir, grâce à la technique, vaincre la maladie et la mort, se retrouve aujourd'hui à mener une lutte inégale contre un ennemi invisible dont on ne connaît encore ni l'origine ni le comportement, qui change de forme avec les variants et qui semble se moquer des tentatives de confinement.

En un rien de temps, un virus nous a dépossédés du droit de sortir, de vivre, de grandir, d'apprendre, de nous rencontrer, pour faire de nous des créatures terrifiées, retranchées dans nos maisons, réduites à la « vie nue », celle biologique de simple subsistance. Face à la peur de tomber malade, nous avons montré que nous étions prêts à sacrifier tout, des conditions normales de vie et de travail aux relations sociales¹, en devenant des animaux domestiqués enfermés dans des cages. Nous avons projeté nos angoisses, nos frustrations et notre peur sur une menace mondiale qui est exploitée aujourd'hui par

1 Voir G. Agamben, « Chiarimenti », <https://www.quodlibet.it/giorgio-agamben-chiarimenti>

le pouvoir pour accélérer un renversement de la société vers une ère numérique, voire post-humaine, connue sous le nom de « *The Great Reset* ».

En quelques mois, nous avons adopté un nouveau paradigme, passant de notre nature d'animaux politiques et sociaux à des animaux virtuels : soumis à des normes liberticides, aux dispositifs technosanitaires, à l'éloignement et à un processus de reféodalisation de la société, où la convivialité, les relations humaines et les liens sociaux sont destinés à devenir un héritage du passé², encouragés à disparaître ou à se dérouler à travers un écran, aujourd'hui support du télétravail ou de l'école, demain – si l'on ne parvint pas à inverser la tendance – possible *médium* de toute activité humaine.

Pour ceux qui tirent les ficelles du monde en coulisses, il s'agit d'un projet utopique qui transportera la population mondiale vers une « renaissance », par la mise en place d'un « nouvel ordre » technologique, automatisé et « vert », dans lequel personne n'aura d'intimité et ne possédera rien mais sera « heureux ».

Pour beaucoup, dotés d'une autre sensibilité, il s'agit plutôt d'un scénario dystopique, qui consiste à créer une « algocratie » dans laquelle chaque aspect de notre vie risque d'être préorganisé, contrôlé, automatisé et surveillé par un œil bien plus cruel et impitoyable que celui du *Big Brother* orwellien.

² Voir R. Pecchioli, « Untact. L'animale asociale », <https://www.ricognizioni.it/untact-lanimale-asociale/>